

Courir les morts

J. Gagnon

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15070ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, J. (1992). Courir les morts. *Moebius*, (54-55), 183–185.

COURIR LES MORTS

J. Gagnon

Avant que d'être ruiné par l'effondrement d'une mine de cuivre, notre père était riche. Il s'en est aperçu, de la gueuse, mais pas nous. Nous vivions comme une bande de hors-la-loi repus, chicaniers à nos heures, mais inséparables toujours, sinon pour quelques bouderies éphémères. Et c'est vrai, nous vivions sur un pied de millionnaire, chaussés de neuf et vêtus de même à chaque septembre.

Nous vivions aussi, le plus souvent, sous le règne de notre mère. Elle, si elle avait manqué de patience — mais non, elle n'en manquait jamais... Si elle avait manqué seulement de farine pour une tarte aux pommes, elle serait montée chercher un nuage qui passait tout là-haut pour la remplacer. Mais elle n'a jamais manqué de farine non plus. Elle avait les deux mains dedans à longueur de semaine. Il en restait toujours un peu sur la galerie, l'été, quand elle venait nous supplier de nous calmer. Nous étions une horde de six et sept bandits : nous lui riions au nez.

— Gnangnangan.

Parfois, elle ne s'empêchait pas de sourire. Puis :

— Votre père s'en vient.

— Pas déjà?

— Vous allez voir.

Sa journée de travail abattue, il nous arrivait rondement une petite auto bleue sur la route.

Quand notre père rentrait, demandez-le-moi, ou à mes frères, mes sœurs, nous avions intérêt à filer doux. Une ruine dissimulée est plus dure à supporter qu'une ruine publique. Il était fatigué, nerveux, irascible, intraitable. Je crois qu'il nous trouvait ingrats — en quelque sorte. Nous l'étions, en quelque sorte. Mais nous ne l'étions pas non plus. Notre ignorance devenait notre pureté.

Notre père devait travailler. Il travaillait une job par-ci, une job par-là, jusqu'à six et sept par semaine, et jusque chez nous, le soir, la nuit, pendant des années.

Notre mère nous guettait, nous implorait :

— Faites pas tant de bruit, papa travaille. Vous allez encore...

Nous pensions qu'il ne nous aimait pas tellement de se fâcher noir au moindre de nos hurlements sauvages. La main toute prête, il entrait dans des grosses colères, dont il sortait brutalement en claquant la porte de son bureau.

Nous devenions ingrats.

Nous nous moquions souvent en son absence de la seule distraction qu'il pût encore avoir. C'était de courir les morts, même les purs étrangers, car tous les morts, semblait-il, lui étaient bons. Le samedi, il y allait seul. Nous l'imaginions au milieu d'une famille éplorée, choisie au hasard de ses randonnées, à gauche, à droite. Il devait être en train de chuchoter qu'il avait connu le voisin du mort, ou un camarade de classe du mort, ou une ancienne blonde du mort, ou le mort lui-même. Mais le lendemain...

Notre père avait de la parenté dans tous les coins, une parenté formidable, prodigieuse, tentaculaire, mais qui se tuait à petit feu, plein plein de parents qui mouraient à la queue leu leu.

Nous ne comprenions pas.

Et le dimanche, trop buté pour se rendre compte de la torture, il nous traînait de force, nous empilait dans la minuscule Anglia, qui était bleue, oui, comme l'enfer, il nous tirait, nous poussait, nous tirait de salon funéraire en salon funéraire. Ici, là, ailleurs, parmi les couronnes de fleurs, les chapelets, les embrassages, dans une tombe au

satin jauni, un arrière-arrière-grand-oncle ou un demi-cousin à lui, emportés par une cirrhose alcoolique, continuaient de pourrir.

Ils crevaient tous d'une cirrhose pétaradante et d'eczéma purulent. Tous, sans exception. Tous, ils puaien comme ils avaient toujours pué : des aisselles, des pieds, de la bouche, du corps tout entier. Ils continuaient à puer. Même les grand-mères ont continué à puer.

C'était terrible. Nous ne comprenions rien. Peut-être cette enfilade infinie de cercueils rappelait-elle à notre père que sa vie de misère aurait un terme, finalement. Et peut-être s'obligeait-il à nous montrer, nous : comme il avait bien réussi et continuait à le faire, comme nous étions en santé, comme nous ne manquions de rien, comme... Et peut-être notre mère nous plaignait-elle, un peu, beaucoup, en silence. Mais c'était terrible, vraiment.

Aujourd'hui encore, mes frères, mes sœurs et moi, nous haïssons les dimanches. Nous les passons dans la cuisine, à nous bercer en rond, à boire, à nous gratter. Quand nous ne faisons pas attention et quand nous sommes trop saouls, du pus dégouline sur nos bouteilles, dans nos verres, partout.